

L'Art de s'habiller soi-même

ET hiver, l'aspect des robes, ne sera pas, pour la forme, sensiblement différent de celles d'été ; il n'est en réalité pas de mode absolue, car tout est à la mode, et chacune s'habille ou peut s'habiller à son goût et selon sa physionomie.

Pour les jupes, on fait encore des volants en forme, mais seulement pour les costumes tout à fait simples, les élégantes les abandonnent décidément, non pas qu'elles ne les trouvent plus jolis, mais parce que vraiment, on en a trop vu. On les remplace par des volants plats, taillés dans le même sens que la robe ; même quand cette dernière est faite en un tissu de petite largeur, les volants suivent le sens du lé de la jupe. Naturellement ils ont un plus grand nombre de coutures.

Quelque fois même, ils sont séparés, coupés de distance en distance et rattachés par une garniture. Il en résulte que les volants étant moins amples, les jupes le sont un peu plus. On les garnit aussi de tresses ou de biais piqués. Ces derniers semblent plaire davantage. Ils sont en velours, en taffetas ou en satin piqués, à distance régulière, de cordonnet assorti ou de teinte différente, blanc très souvent ; mais ce qui les différencie des biais ordinaires en leur donnant un aspect plus nouveau, c'est qu'ils sont piqués seuls d'avance, et qu'ils se détachent de la jupe à leur bord inférieur. En un mot ils ne tiennent que par le haut. De plus, ils sont taillés en forme, car lorsqu'ils sont un peu larges, le biais ne se tendrait pas assez pour qu'il tourne bien. Ce sont en somme des volants plats en velours piqué. On en pose plusieurs de largeur différentes, et souvent, pour en couper un peu la régularité, on pose sur le biais même, soit au milieu, soit vers le bas, un étroit galon ondulé en soie mélangée, ou bien tout au bord, une sorte de ganse, ou un agrément de passementerie quelconque. D'ailleurs, toutes les combinaisons un peu compliquées sont à la mode.

M. BOUDET.

La mode est le refuge des femmes qui n'ont pas de goût.

Une page de l'Oublié

PAR un beau jour d'avril, il (Lambert Closse) s'en allait, calme et serein, exercer les hommes au tir, quand il fut arrêté par la sœur Bourgeois, qui revenait de l'hôpital.

—Commandant, lui demanda-t-elle, vous souvenez-vous de cet Iroquois mortellement blessé que vous avez fait porter à l'hôpital, il y a déjà longtemps ?

—Il vit encore ?

—Ce serait un grand soulagement s'il était mort : car maintenant les Iroquois demandent souvent à le voir et, à l'hôpital, on n'ose les éconduire.

Il sembla au major qu'on lui serrait la gorge—qu'on lui étreignait le cœur—et, avec un vague geste de tristesse, il répondit :

—Que voulez-vous, sœur Marguerite ? je n'y puis rien ; nous sommes obligés d'accueillir ces serpents.

—Je ne voulais pas m'en plaindre, répondit Marguerite Bourgeois. D'ailleurs, il est mourant, et voici pourquoi je vous en parle. Il est suffisamment instruit et serait disposé à se faire baptiser ; mais ce qu'il a entendu dire de la loi du pardon lui fait mépriser le christianisme. Vous savez comme la passion de la vengeance est terrible dans ces cœurs sauvages. Il dit que l'homme qui ne se venge pas est un lâche, que les robes noires et les femmes n'y entendent rien, — que là dessus il ne pourrait croire qu'un guerrier et qu'il faudrait savoir ce qu'en pense le *Diable blanc*.

—Et vous voulez que j'aie le lui dire ? demanda le major souriant.

—J'ose vous en prier, commandant, répondit la sœur Bourgeois, dont le pâle visage s'était éclairé d'une joie vive.

—Eh bien ! quoique je n'espère rien de mes paroles, j'irai, ou plutôt, j'y vais, dit Lambert Closse.

Et, saluant, il traversa la Place d'Armes et fut bientôt à l'hôpital où il demanda d'abord à voir Mlle Mance qui souffrait des suites d'une chute.

Elisabeth était auprès d'elle. Lorsqu'elle vit entrer le major, sa candide physionomie trahit son émotion, et son trouble n'échappa point au héros qui arriva vite au but de sa visite.

Elisabeth se leva aussitôt sans rien dire, pour le conduire auprès de l'Iroquois.

Si précaire qu'elle fût, la paix avait vidé les salles, les rideaux à carreaux bleus et blancs tombaient à plis raides autour des lits.

—Vous n'avez plus que ce sauvagement de bien malade ? demanda le major.

—Oui, et vous allez le trouver entouré d'alènes, de ciseaux, de couteaux, d'aiguilles, de sonnettes, etc., répondit Mlle Moyen. Ses parents, qui sont venus le voir, lui ont apporté ces bagatelles dont ils attendent sa guérison.

—C'est l'une des superstitions indiennes, fit Lambert Closse, qui tâchait de réagir contre le charme de la jeune fille.

—Ils ont tant recommandé qu'on laissât ces objets sous ses yeux que l'on n'a pas osé les ôter, poursuivit Elisabeth.

—Le malade est trop faible pour qu'il y ait quelque chose à appréhender ? demanda le major qui avait froncé le sourcil.

—Il est mourant, comme vous allez voir, répondit Mlle Moyen, ouvrant la porte d'une petite chambre.

L'Iroquois, enveloppé de couvertures, était assis dans un grand fauteuil de bois. Il ne semblait plus qu'un squelette ; mais quand il aperçut le major, un éclair de joie brilla dans ses yeux agrandis par la souffrance.

—Mon frère est bien mal. je le vois avec regret, dit Lambert Closse, s'asseyant près de lui.

—Cœur-de-Roc sera bientôt dans le pays des âmes ; mais, avant de fermer ses yeux à la lumière du jour, il est heureux de les attacher sur le grand guerrier blanc, répondit le sauvage d'une voix éteinte.

—Il paraît que mon frère veut causer avec moi. Qu'il parle, mes oreilles sont ouvertes, dit le major.

—Avant de parler, les hommes sages songent à ce qu'ils vont dire. Fumons d'abord le calumet de paix, dit le moribond, dont la main décharnée et tremblante cherchait parmi les objets déposés sur une table, près de lui. Il y prit un calumet finement sculpté, le chargea, l'alluma et le présenta solennellement au Français.